

DIMANCHE

3 FÉVRIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRER, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIÈME ANNÉE.

N° 143.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 13 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,



JOURNAL POPULAIRE.

La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

3 février 1832. — Saisie des *Cancans* Bérard, à Paris. — 4 février. — Acquittement du journal l'*Opinion*.

Les prêtres et le gouvernement.

Je vous signalais, il y a quelques jours, la tendance du roi Philippe à copier Bonaparte dans ce que le système de l'empereur avait de plus désastreux pour la France, l'établissement de sa famille. D'autres faits viennent nous prouver que Napoléon est vraiment le modèle choisi par le nouveau roi, le type sur lequel il veut régler sa conduite. Si la monarchie devait avoir une longue durée, si elle ne portait pas dans son sein un principe destructeur qui doit infailliblement la tuer, toutes les fautes du premier seraient sans doute commises par le second, car la monarchie est condamnée à tourner toujours dans le même cercle, posée qu'elle est toujours sur le même pivot.

Bonaparte, sous prétexte d'opérer la fusion des partis, mais en réalité pour s'attacher des hommes dévoués au principe monarchique, rouvrit les portes de la France à cette nuée d'émigrés qui, depuis dix ans, traînaient à l'étranger leur misère, leur abjection, et leur vaniteuse impuissance. La nation se vit frustrée des biens qu'elle avait confisqués sur ses ennemis, et qui n'étaient pas encore vendus; ils y furent réintégrés; les places, les faveurs leur furent jetées en dédommagement; le palais impérial les appela plus tard à briller à ses fêtes, car on s'efforçait de leur faire oublier qu'il y avait eu changement. Bientôt le Consul, qui rêvait l'empire, rouvrit les basiliques, et recréa le sacerdoce presque anéanti, parce que la monarchie, qui est le privilège d'un seul au détriment de la masse, a besoin

de s'appuyer sur le prêtre qui vit d'erreur, qui influence la faiblesse, dirige l'enfance et effraie la vieillesse. Aussi, le nom de Bonaparte fut-il chaque jour jeté vers les cieux dans les prières de l'Eglise, les chaires retentirent de son éloge, et l'encens fuma pour lui sur tous les autels qu'il venait de relever. Ce fut l'élu de la providence, le flambeau régénérateur du monde; l'apocalypse l'avait annoncé, Isaïe l'avait prédit. Le prêtre payait ainsi à Bonaparte le service qu'il venait d'en recevoir, et toutes ces menées portèrent leurs fruits.

La révolution de juillet, en brisant la restauration, en rendant au Panthéon les morts illustres que lui donna la patrie, et surtout en arrachant au catholicisme l'orgueil d'être la religion de l'état, se plaça, vis-à-vis des hommes monarchiques et des prêtres, à peu près au niveau de 89. Cette seconde révolution fut bientôt individualisée dans le roi Philippe, comme la première l'avait été dans Bonaparte; les mêmes craintes et les mêmes désirs n'ont pas tardé à se manifester, et amènent aujourd'hui des résultats semblables. Ce sont les hommes monarchiques à qui l'on tend des faveurs; ce sont les prêtres à qui l'on jette des flatteries.

Le roi que l'on n'avait jamais connu pieux, envoie un jour toute sa livrée assister à une cérémonie religieuse; il rend le pain béni à sa paroisse; une église dissidente s'élève au nom de la loi qui consacre la liberté des cultes, les prêtres intriguent, et le nouveau culte est brisé, et son temple est violemment fermé; un peu de résistance de la part des hommes dont on méconnaît la croyance, et vous eussiez vu recommencer l'histoire des Cévennes. Une malheureuse mère redemande sa fille, qu'elle accuse un prêtre d'avoir subornée; elle est six mois impuissante à se faire entendre, et enfin le père de la malheureuse, et l'officier civil chargé des recherches, sont obligés de se couvrir la tête d'un voile et de jouer une ridicule comédie, pour

pénétrer dans un couvent où le prêtre peut entrer tous les jours, sans peine et sans voile; comme si la vue d'un père accablé de douleur, devait éveiller dans l'âme des nonnes plus d'idées mondaines que celle d'un prêtre à la fleur de l'âge et paré de cette assurance que donne la certitude de ne pas déplaire.

Le roi visite les départemens du Nord, parcourus naguère par nos soldats, un évêque le complimente, et l'évêque reçoit le cordon de commandeur de la légion d'honneur; mais l'église ne se contente pas de si peu, et les faveurs du trône doivent tomber aussi sur les derniers soldats de la milice sacrée; hier, c'était l'évêque, aujourd'hui c'est le curé *Delamoy*; il y en aura demain pour quelque vicaire.

Un ordre jadis fameux avait fini sur des bûchers allumés à tort ou à raison, je ne sais, mais enfin il avait fini et notre régime nouveau rendait sa résurrection assez inutile, mais l'église demandait peut-être quelque haute, quelque imposante manifestation, et l'on s'est donné le ridicule de promener dans Paris des Templiers parés de croix rouges, et destinés à rendre à l'état l'important service de prier Dieu pour le roi et les représentans, ce qui sera sans doute fort utile dans une société aussi industrielle que la nôtre.

Tous cela trahit bien d'arrières pensées, bien des desseins que nous verrons avorter; à ce sujet qu'il me soit permis de rappeler au roi Philippe, les dernières années du règne de Napoléon, qu'il semble avoir oubliées: les empereurs comblés des faveurs de Bonaparte, le trahirent, la pudeur, entretenaient du sein de la cour des intrigues avec l'étranger et travaillèrent l'intérieur en faveur de la restauration. L'église, exaspérée que Bonaparte eût brisé la puissance temporelle des papes, n'eut pas assez d'anathèmes, pas assez de foudres contre lui, et s'efforça de justifier ce mot fameux attribué à Moreau, qui, dit-on, l'aurait jeté à Bonaparte: *tu rétablis l'eau bénite, tu te noiras dedans!* Car monarchistes et prêtres n'ont que des regrets pour le régime qui n'est plus: ils s'irritent par le souvenir de ce qu'ils ont perdu; le gouvernement qui va au devant d'eux, est aujourd'hui salué de leurs acclamations, demain ressusciteront toutes leurs espérances, dans quelques jours toutes leurs prétentions; ils s'accrochent à vous pour vous pressurer, et du jour où vous ne pourrez plus satisfaire leur insatiable ambition, ils seront vos plus acharnés ennemis; car pour eux, il n'y a pas de juste-milieu, ils ne savent pas faire de halte, il faut qu'ils dominent ou qu'ils tombent. — Choisissez.

UN QUASI DUEL,

PARADE HÉROÏ-COMIQUE.

SCÈNE I^{re}.

(Le théâtre représente l'intérieur du bureau du *Courrier de Lyon*.)

M. JOUVE (seul).

(Il tient à la main le *Courrier de Lyon*.)

Voyons.... je ne suis pas fâché de savoir ce qu'ils ont fait signer; non pas que je craigne qu'ils puissent compromettre l'honneur de la justice, mais on est bien

aise de savoir ce qu'il y a dans un journal dont on est le gérant. (Il lit) *Voyage du roi: L'enthousiasme le plus vif a éclaté sur le passage de notre auguste souverain....* Ah! les farceurs, je sais bien le contraire, moi, mais cela ne me regarde pas, je ne suis là que pour signer et recevoir mes appointemens (on frappe à la porte); allons, encore des importuns, vous verrez qu'on ne me laissera pas le temps de savoir ce que j'ai signé aujourd'hui.

SCÈNE II.

M. JOUVE, MM. DE ROCHEFORT et VOUGY.

M. JOUVE. Que désirent ces Messieurs?

M. DE ROCHEFORT. Nous voulons parler à M. Jouve.

M. JOUVE. Il est devant vous, Messieurs.

M. VOUGY. Vous avez insulté la duchesse de Berry, nous venons demander une réparation.

M. JOUVE. Mais, Messieurs, je ne crois pas que nous ayons insulté cette noble princesse.

M. DE ROCHEFORT. Vous avez dit que la duchesse était enceinte.

M. JOUVE. C'est bien possible.

M. DE ROCHEFORT. Comment! c'est bien possible! vous renouvelez votre insulte en notre présence, vous nous en rendrez raison.

M. JOUVE. Mais, Messieurs, lorsque je dis c'est bien possible, je veux dire qu'il a peut-être été dit quelque chose de semblable. Dans quel numéro se trouve l'article dont vous parlez?

M. VOUGY. Dans votre numéro d'hier.

M. JOUVE. Ah! parbleu, je le savais bien. Eh bien, Messieurs, je ne l'ai pas lu.

M. VOUGY. Comment, Monsieur, mais vous l'avez signé.

M. JOUVE. Ce n'est pas une raison; en me confiant la gérance, on n'a pas mis dans mes conditions que je devais lire tous les numéros du journal.

M. DE ROCHEFORT. Alors vous allez nous faire connaître l'auteur de l'article.

M. JOUVE. Ça m'est impossible.

M. DE ROCHEFORT. En acceptez-vous la responsabilité?

M. JOUVE. Hélas! il le faut bien, puisque je suis payé pour ça.

M. VOUGY. Vous vous battrez donc?

M. JOUVE. Me battre! allons donc, Messieurs! pas de mauvaises plaisanteries.

M. DE ROCHEFORT. Nous avons justement ici une paire de pistolets: Sortez, Monsieur.

M. JOUVE. Des pistolets! des pistolets! du tout, Messieurs. Que diable! je ne suis ici qu'un homme de paille, et ça ne va pas au feu.

M. VOUGY. Allons, venez-vous?

M. JOUVE. Mais, Messieurs, vous n'y pensez pas, il est nuit.

M. DE ROCHEFORT. Nous nous battons à la chandelle.

M. JOUVE. A la chandelle, je veux bien, c'est moins dangereux qu'au pistolet.

M. DE VOUGY. Allons, marchons.

M. JOUVE. Un instant, Messieurs, il me vient une



idée lumineuse : je ne peux pas me battre sans l'autorisation de la commission.

M. VOUGY. Dites plutôt que vous êtes un poltron, un lâche.

M. JOUVE. Vous m'insultez, Messieurs.

M. VOUGY. C'est bien notre intention.

M. JOUVE. La question me paraît devenir personnelle; j'accepte votre cartel à condition que la commission me permettra de me battre. Je vous donnerai ma réponse demain.

M. de Rochefort, nous viendrons la prendre.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE III.

M. JOUVE.

J'ai bien envie de m'arracher les cheveux. Me voila dans de jolis draps avec leur duchesse de Berry. De quoi diable aussi ces rédacteurs vont-ils se mêler, qu'est-ce que ça leur fait je vous le demande, que cette princesse soit ou ne soit pas enceinte. Ils s'en moquent eux, ils se tiennent dans les coulisses, mais moi, pauvre polichinelle qu'ils font agir avec un petit fil d'or. Scélérat de métier, va. Ils ont bien raison, ceux qui disent qu'il faut mieux être forçat que valet de plume.

SCÈNE IV.

M. JOUVE, plusieurs actionnaires membres de la commission.

UN ACTIONNAIRE. Bonjour, M. Jouve, oh mon dieu ! comme vous êtes pâle.

M. JOUVE. On le serait à moins. Demain, je me bats en duel.

L'ACTIONNAIRE. Comment, vous vous battez.

M. JOUVE. Si vous voulez bien le permettre... mais j'espère bien que vous ne le permettrez pas.

L'ACTIONNAIRE. Oh ! certes non. Mais quel est votre adversaire, un républicain, un misérable prolétaire; vous répondrez à ce scélérat, que vous ne vous battez qu'avec des hommes qui ont une position sociale. C'est la réponse que vous avez faite aux rédacteurs de *la Glaneuse*, qui par parenthèse, vous ont rudement mené mon cher Jouve; et si le misérable persiste, nous le ferons empoigner par notre bon ami Prat.

M. JOUVE. Mais Monsieur, mon adversaire est un carliste.

L'ACTIONNAIRE. Diable !

M. JOUVE. Il possède une fortune considérable.

L'ACTIONNAIRE. Peste !

M. JOUVE. Et si je me bats, et que je le tue, ce qui serait possible, car je me connais, ces enragés de carlistes sont capables de vous provoquer en duel les uns après les autres.

L'ACTIONNAIRE (*effrayé*). Jouve, mon ami, vous ne vous battez pas, s'il ne s'agissait que d'une querelle personnelle, je ne dis pas.

M. JOUVE. Mais, ils m'ont insulté, ils m'ont appelé poltron et lâche.

L'ACTIONNAIRE. C'est égal, vous ne vous battez pas. Ce duel pourrait avoir pour nous les suites les plus fâcheuses.

M. JOUVE. Je vous prie de croire que je ne tiens pas

à me battre. Mais il faudrait trouver un moyen d'éluder ce duel.

L'ACTIONNAIRE. Ça vous regarde mon ami, vous avez de l'esprit sans que cela paraisse, vous saurez bien vous tirer de là. Bonjour, et songez bien que la commission ne veut pas que vous vous battiez.

Ils sortent, M. Jouve rentre chez lui, il se couche. Les songes les plus pénibles assiègent son imagination; mais le matin en s'éveillant, il s'écrie : *je l'ai trouvé*. Le malheureux avait rêvé toute la nuit au prétexte qu'il devait imaginer pour ne pas se battre.

La rencontre a lieu, les deux champions sont sur le terrain. Ici nous laisserons parler M. Jouve qui nous racontera la dernière scène de cette parade burlesque.

« Le lendemain on se rendit sur le terrain. Notre gérant déclara de nouveau qu'il était disposé à se mesurer avec son adversaire. Mais il y mit une condition qui ne lui paraissait pas pouvoir être refusée. *Voulant bien prendre sur lui la responsabilité d'un article dont il n'était pas l'auteur, et seulement pour l'honneur de la signature, il entendait que l'affaire en demeurât là après le combat, et que le journal fût couvert par sa personne, ainsi que le veut l'usage dans tout cas du même genre*. Une condition aussi juste et aussi naturelle a été repoussée. Son adversaire, sans expliquer les motifs de son refus, a déclaré vouloir se battre sans condition. Après avoir plusieurs fois réitéré inutilement cette offre, notre gérant n'a pas cru devoir prolonger davantage une conférence inutile. »

N'est-ce pas que nous avons bien fait de laisser parler le *Courrier de Lyon*. Nous n'aurions jamais pu atteindre à une telle hauteur de style. Que dites-vous de cette phrase. *Il entendait que le journal fût couvert par sa personne, ainsi que le veut l'usage dans tout cas du même genre*. Quant à moi, je ne sais ce que je dois admirer le plus, du courage ou de l'éloquence de messieurs du *Courrier*.

Et maintenant si on vous appelait Jouve, dites-moi si vous ne vous croiriez pas insulté, et si vous ne demanderiez pas une réparation d'honneur.

A BARTHÉLEMY,

PAR M. MASSON.

Un poète d'un département voisin nous adresse une pièce de vers sur Barthélemy, c'est venir un peu tard, après tant de protestations parties de tous les coins de la France, après l'énergique flétrissure jetée au front de Barthélemy par notre poète Lyonnais *Kauffmann*, qui depuis quelques années s'est élevé si haut. Le nom de Barthélemy est aujourd'hui sans force, sans retentissement, il est usé, flétri, il faut le laisser dans la boue, qui pour être d'or n'en est pas moins de la boue. Je le comparerais, si j'osais, à quelque vieux chapiteau de sapin, bien verni, bien doré, mais qu'on ne peut toucher sans en faire tomber une poussière qui vous salit. Qu'il reste et s'éteigne où il est ! Cependant nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en citant quelques vers de cette pièce qui décèle du talent.

Mon cœur aurait voulu douter de ta bassesse. . .
Même quand mille cris dans les airs élançés
Eurent dit ton opprobre aux peuples courroucés,
Que la presse du peuple, active sentinelle,
Eut partout confirmé la douteuse nouvelle;

Que tes plus chers amis eurent tous entendu
Ces mots qui déchiraient... Barthélemy vendu!
Je me taisais encor, car mon ame oppressée
S'affaissait sous le poids d'une amère pensée. . . .

Va, demi-dieu déchu, poète mercenaire,
Va brigner la faveur d'être admis au palais,
Deviens homme de cour, c'est ton lot désormais;
Là, tu pourras, caché sous une broderie,
Renier sans remords ta gloire et la patrie;
Mais brise tes pinceaux à nos yeux indignés,
En France on ne lit pas les vers qui sont payés.

NOUVELLES.

Lyon.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE JEANNE ET DES CONDAMNÉS DE JUIN.

Dix-huitième liste de souscription.

M. Bourecher, 75 c. — Volff, 1 f. — Gay, prolétaire, 25 c. —
Turrel, prolétaire, 25 c. — Un garde national de 1830, 50 c. —
Un mécontent, 15 c. — Un républicain, 1 f. — Trossard, 1 f. —
Un garde national de 1830, 50 c. — Un républicain de 1830, 50 c. —
Fontaine, 75 c. — Perrin, mécontent, 25 c. — Girodon, 1 fr. —
Poissonnet, 25 c. — Mica, 25 c. — Un ennemi de la peur, 50 c. —
Baudel, prolétaire, 1 f. — Ray, idem, 25 c. — Planque, 25 c. —
Bruyère, 60 c. — Un prolétaire, 25 c. — Un patriote, 50 c. —
Thomas, 25 c. — Un patriote, 25 c. — Une bonne patriote, 25 c. —
Un ami du progrès, 25 c. — Un ennemi du système actuel, 25 c. —
Quelqu'un qui sait où le pouvoir veut nous mener, 25 c. — Un
juste-milieu converti, 50 c. — Un ennemi des despotes, 25 c. —
Un prolétaire, 25 c. — Un républicain, 25 c. — Un Bonaparte-
tiste, 25 c. — Un bon patriote, 50 c. — Un républicain ennemi
de l'anarchie, 25 c.

Total, 15 f. 60 c.

Les personnes entre les mains desquelles se trouveraient encore des
listes de souscription, en faveur de Jeanne et des condamnés de juin,
sont instamment priées de les remettre à notre bureau, afin d'éviter
toute interruption dans la publication.

On lit dans la *Quotidienne*:

Nous recevons d'Aix la note suivante:

On distribue depuis quelques jours aux personnes pieuses, des
billets portant invitation de faire pendant quarante jours des prières
particulières, pour obtenir du ciel la *délivrance* de la veuve.

A la bonne heure; voilà de la franchise; nous ne nous y attendions
pas, *Quotidienne* ma mie.

— On sait que depuis leur arrivée à Lyon, les St-Simoniens, dont
l'association est dissoute par le fait de l'emprisonnement du PÈRE,
ont reformé entr'eux une nouvelle association en prenant le nom de
COMPAGNONS DE LA FEMME. Sous le titre de 1833, ou l'année de la MÈRE,
ils publient en ce moment l'expression de leur foi sur les prochaines
destinées de la FEMME. Cette brochure a paru samedi, 2 février,
chez M^{me} Durval, libraire, place des Célestins, et chez M. L. Babœuf,
rue St-Dominique, n. 2.

INTÉRIEUR.

PARIS.

— Un grand nombre de Pairs et de Députés ont quitté les chambres
pour aller voter dans les conseils-généraux de département dont la
session va s'ouvrir; tant ils sont dégoûtés d'assister au tripotage de
notre législation.

— M. Thiers est venu à la chambre sans porte-feuille, et n'a pas
été s'asseoir au banc ministériel. — France! couvre ta tête d'un
long crêpe, si le *petit grand homme* t'abandonne.

— Voici le nom des hommes qui osent, dit-on, affronter le déboire
d'un nouveau ministère, MM. *Decuses*, *d'Argout*, *Humann*, *Germini*,
Debarante, *Guilleminot* et *PERSIL*. Ce dernier, sans doute, avec le
titre d'exécuteur des hautes-œuvres.

GLANE.

— Si le *juste-milieu* montre un profond dégoût pour l'exécution
des lois; en revanche, il poursuit activement l'exécution des
patriotes.

— Comme *Belan*, d'un de plus, M. JOUVE ne se bat qu'à la chan-
delle, cette arme est moins meurtrière.

— M. JOUVE pense que toutes SES affaires d'honneur, devraient
se vider à la *claque* ou à la *savatte*. — C'est tout ce qu'il mérite.

— Me battre pour une calomnie insérée dans mon journal, s'écriait
M. JOUVE, mais Messieurs, vous n'y songez pas: Il me faudrait
battre tous les jours.

— M. JOUVE, mettait pour condition à son duel, que l'on ne se
servirait que de balles *Pont-Royal*, et de pistolets *Bourry*.

— M. JOUVE n'a trouvé parmi ses amis, qu'un seul témoin, qui
voulût attester de son courage. — C'est *Maigre*.

— Le jury parisien vient d'acquitter le journal *le Franc-Parleur*,
qui avait été traduit à sa barre, pour avoir appelé M. Thiers, un PE-
TIT POLISSON.

— Pauvre duchesse! en 1821, elle ne l'était pas et voulait l'être,
en 1833, elle l'est et ne veut pas l'être.

— M. Thiers, a dit-on, donné sa démission... Il n'a plus les fonds
secrets.

— Le rapport des médecins envoyés à Blaye, pour constater l'état
de maladie de M^{me} de Berry, est très rassurant. — Dans quelques
mois, la duchesse sera délivrée de son indisposition.

— La révolution de juillet avait tué la chanson. Béranger reprend
aujourd'hui le fouet de la satire; c'est qu'il n'y a plus de traces de la
révolution de juillet.

— Le maire d'une ville du nord a dit au roi: « Sire, vous avez
vaillamment combattu à Jemmapes et à Valmy. » Louis-Philippe a
fait la grimace, et a fort mal pris la plaisanterie.

— L'acte d'accusation sur l'affaire du Pont-Royal, vient enfin de
paraître. Tous les témoins s'entendent à merveille: il avait un habit
brun, dit l'un; non dit l'autre, c'était une redingotte bleue; il avait
des favoris; il n'en avait pas; il portait des moustaches; bah! laissez
donc, il était sans barbe.... Avec tout cela, on a fort bien constaté
l'identité. C'est y mettre de la bonne volonté!

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

AVIS A MM. LES RELIEURS.

M. MISSET, graveur et mécanicien, vient de joindre à son éta-
blissement un assortiment de roulettes, palettes, fleurons, lettres
gothiques, composteurs, et généralement tout ce qui concerne la
reliure. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance trou-
veront toujours chez lui, rue des Quatre-Chapeaux, n° 9, au 2^e,
tous les avantages possibles, tant pour la qualité de ses marchandises
que pour le prix auquel il les a établies.

J. A. GRANIER, Gérant.